

à Kremsmünster, j'ai joué ma nouvelle sonate à quatre mains avec un brave pianiste de l'endroit. Quelques-uns m'ont assuré que, sous mes doigts, les touches semblaient des voix qui chantent; si cela était, comme je serais heureux! Je ne puis souffrir le maudit tapotage propre aux pianistes; il ne satisfait ni l'oreille ni le cœur. Après être venu passer quelques jours à Steyer, je compte visiter Gastein, Salzburg. Il fait une chaleur intolérable, mais ce voyage me réjouit extraordinairement, parce que j'apprends à connaître un charmant pays.

« Ce pauvre D... n'est pas encore délivré! — avoir été soixante-dix-sept fois malade, avoir échappé neuf fois à la mort, et tant tenir à la vie! Ah! s'il voyait comme moi ces belles forêts, ces beaux lacs dont l'aspect nous confond d'admiration, il ne priserait pas notre petite vie humaine au point de ne pas considérer comme un grand bonheur d'être confié de nouveau à cette terre qu'une puissance inconcevable pousse toujours à une vie éternellement nouvelle!... »

Ici le bon Franz semble croire à une sorte de métempsycose. Nous le prenons en flagrant délit de panthéisme allemand, lisez pathos. Nous avons vu que Mozart aussi tenait peu à la vie, mais qu'il en donnait des raisons d'un ordre bien plus élevé. Il sut mourir même avec plus de résignation que Schubert, disant au médecin la veille de sa mort: « Hélas! docteur, c'est ma fin! » et à son frère Ferdinand: « Que va-t-il devenir de moi? »

Voici un récit de voyage plus raisonnable:

12 septembre 1825.

« Cher frère, tu m'avais demandé un récit détaillé de notre voyage à Salzburg et à Gastein. J'aurais pu te raconter cet incident à mon retour à Vienne. Cependant, puisque tu le désires, je vais, malgré mon inhabileté à décrire, t'envoyer un récit que je pourrai compléter ensuite oralement, mais qui ne te donnera qu'une idée affaiblie des magnifiques tableaux qui se sont déroulés sous mes yeux.

« Nous avons quitté Steyer vers la moitié d'août pour aller à Kremsmünster, que je connaissais déjà, mais dont la situation est si belle que je ne puis m'empêcher d'en parler encore. Figure-toi une admirable vallée interrompue par quelques minces collines. Brusquement, sur la droite, se dresse une montagne assez élevée, et, à son sommet, un spacieux couvent qui domine tout le pays. Une haute tour, qui sert d'observatoire, ajoute à la grandeur du tableau. Nous fûmes reçus à bras ouverts, surtout par M. Vogl, qui est très-connu ici. Nous ne nous arrêtâmes qu'un instant, et nous continuâmes notre route vers Voklabruck, où nous arrivâmes le soir. C'est un triste nid! Les autres jours nous allâmes par Strasswalchen et Frankenmarkt, à Neumarkt, où nous dinâmes. Ces localités qui appartiennent au pays de Salzburg, sont remarquables par l'architecture singulière des maisons, entièrement construites en bois.

Tout est en bois; la vaisselle, en bois, est appendue au dehors sur des dressoirs en bois que protègent des cloisons en bois. On voit, à toutes les maisons, des cibles criblées de trous que l'on conserve comme des trophées de victoire depuis les temps les plus reculés; on en trouve fréquemment qui datent de 1600 et même de 1500.

« De Neumarkt, qui est le dernier relais de poste avant Salzburg, on aperçoit le sommet des montagnes, déjà couvert de neige. A une lieue plus loin, le pays est d'une beauté vraiment magique; le lac de Valler déploie ses ondes bleues et anime le paysage d'une manière admirable. On descend toujours en se rapprochant de Salzburg: les montagnes deviennent de plus en plus hautes, notamment l'Untersberg, qui atteint des proportions fabuleuses; les villages conservent les traces d'une antique splendeur. Dans les plus pauvres maisons de paysans, on trouve des montants de fenêtres et de portes en marbre et même des escaliers de marbre rouge.

« Bientôt le soleil se couche; nous voyons les nuages glisser, comme les esprits des nuées, le long des noires montagnes, s'accumuler aux flancs de l'Untersberg, le sillonner de leurs masses grises, et s'élever peu à peu jusqu'à son sommet en décrivant autour de lui des spirales.

« La vallée est couverte de châteaux, de cloîtres, de fermes; les donjons, les palais se montrent à nos yeux enthousiasmés. Le Capucinberg élève, perpendiculairement à la route, ses monstrueux versants; l'Untersberg nous écrase de sa masse effrayante: nous approchons de la célèbre résidence des anciens électeurs. Les fortifications sont en pierre de taille: les portes, par leurs inscriptions, attestent la puissance aujourd'hui évanouie du clergé. Les maisons sont hautes de cinq ou six étages, les rues larges. — Devant la maison, bizarrement ornée, de Paracelse, passent les ondes noires, troublées et tumultueuses du Salzach.

« Le spectacle de la ville m'attrista; le temps était gris et assombrissait encore les anciens monuments déjà assombris par les siècles. La forteresse, bâtie sur la plus haute cime du Münchberg, domine de ses feux la ville tout entière... Bientôt il plut à torrents, et nous dûmes nous mettre à couvert.

« Nous fûmes accueillis très-amicalement par le comte de Platz, président du tribunal, ami de Vogl. Vogl chanta plusieurs *lieder* de moi, entre autres l'*Ave Maria*, qui émut vivement l'assemblée. La façon de chanter de Vogl et ma manière de l'accompagner, notre entente si parfaite que nous semblions ne faire qu'un, paraissaient à ces braves gens quelque chose de nouveau, d'inouï.

« Le jour suivant, nous fîmes l'ascension du Münchberg, d'où l'on embrasse la vue générale de la ville. Je fus étonné de la quantité de monuments, palais et églises, qu'elle renferme; toutefois, elle ne contient que peu d'habitants. Si quelques maisons renferment deux ou trois familles, d'autres, en revanche, sont vides.

« Sur la place, qui est grande et belle, l'herbe croît entre les pierres.

La cathédrale est un merveilleux monument, bâti, en petit, sur le modèle de Saint-Pierre de Rome. L'église est en forme de croix. A l'entrée sont les statues colossales des douze apôtres. La voûte est soutenue par de nombreux piliers de marbre; elle est ornée des portraits des électeurs, et vraiment belle dans toutes ses parties. La lumière descend de la coupole, et répand dans tout l'édifice une clarté extraordinaire. L'église est flanquée de quatre énormes cours dont chacune ferait une grande place; au milieu de la plus vaste est une source jaillissante que l'on a entourée de figures belles et hardies.

« Nous visitâmes le cloître Saint-Pierre, où a résidé Michel Haydn. L'église est encore très-belle; sur une petite place, on voit, comme tu le sais, le monument de ce musicien; il est situé dans un angle, décoré de médaillons un peu enfantins et surmonté d'une urne. « Bon Haydn, ce monument semble refléter ton génie pur et paisible. S'il ne m'est pas donné d'avoir ton calme et ta limpidité, nul plus que moi ne te vénère! » Une larme douloureuse coula de mes yeux, et je m'éloignai.

« Après dîner, nous gravâmes le Nonnenberg, d'où nous aperçûmes la vallée de Salzburg; il est presque impossible de décrire la beauté de cette vallée. Figure-toi un jardin de plusieurs milles de tour, dans lequel s'élèvent des myriades de châteaux, de propriétés, perdus dans la verdure des arbres, — un fleuve qui serpente de la façon la plus variée, des prés et des champs qui forment des tapis revêtus des plus belles couleurs, des massifs admirables, des allées interminables d'arbres énormes, le tout fermé à perte de vue par de hautes montagnes qui semblent les gardiens de cette merveilleuse vallée.

« Nous partîmes de Salzburg par le plus beau jour du monde. L'Untersberg, doré par le soleil, semblait recevoir les hommages des autres montagnes : nous descendîmes dans la vallée. C'était le paradis, avec cette différence toutefois que nous étions commodément assis dans une élégante voiture, commodité ignorée d'Adam et d'Ève; à la place de bêtes fauves, nous rencontrâmes à chaque pas de ravissants visages de jeunes filles.

« Nous avions hâte d'arriver à Gastein; à mesure que nous avançons, la vallée se resserrait entre deux montagnes formant à droite et à gauche comme des cloisons gigantesques qui nous séparaient du reste du monde. Nous commençâmes à gravir un chemin taillé sur le flanc d'une des montagnes. Le torrent grondait au-dessous de nous avec un effroyable murmure, et marquait, par une raie blanche à peine perceptible, le fond de l'abîme sur lequel nous étions suspendus. C'était un spectacle à glacer d'effroi. Devant nous, les deux parois semblaient se rejoindre à distance et fermer l'horizon.

« Au sein de cette épouvantable nature, l'homme a su trouver le moyen de déployer son atroce bestialité. C'est là que les Bavaois d'un côté du Salzach, les Tyroliens de l'autre, cachés dans des cavernes, se guettaient

mutuellement pour empêcher le passage d'une rive à l'autre. Des balles, tirées par des mains invisibles, frappaient impitoyablement les malheureux qui tentaient de franchir la vallée; leurs corps roulaient dans l'abîme, accompagnés par les imprécations infernales des meurtriers.

« Pour l'expiation de tant de crimes, on a dressé du côté de la Bavière une chapelle, du côté du Tyrol, un crucifix de pierre rouge. « O Christ! ils t'ont placé là afin que, de tes yeux, tu puisses voir le théâtre de ces scènes atroces. A toi, la victime la plus pure de la perversité des hommes, les hommes ont semblé dire : Vois comme d'un pied téméraire nous avons foulé le sol de la création, comme d'un cœur léger nous avons répandu le sang de notre semblable! »

« Détournons les yeux de ces tristes spectacles; aussi bien, nous touchons à la fin de ce sinistre tableau. Au moment où le ravin semble se fermer, la route tourne brusquement; on est suspendu sur un espace d'une toise environ au-dessus du Salzach déchainé. On contourne la montagne, l'horizon s'élargit, la lumière nous inonde; nous descendons par une issue plus large, nous respirons enfin.

« A midi nous étions à Verffen, et, du haut de la tour, notre vue s'étendait jusqu'à Gastein, le but de notre voyage... »

Bien qu'il ait été enlevé dans la force de l'âge, Schubert n'en a pas moins laissé un très-grand nombre d'ouvrages. La liste complète de ce qu'il a écrit comprend à peu près tous les genres : musique dramatique, musique d'église, symphonies, sonates, valse, quatuors, etc. Mais où il a fait preuve de la plus haute originalité c'est dans ses *lieder*. On en compte environ six cents divisés en plusieurs cycles, tels que la *Belle Meunière*, les *Lieder de voyage*, les *Chants ossianiques*, les *Poésies de Walter Scott*, le *Voyage d'hiver* (1827-1828) et les *Chants du Cygne*. Il y a là d'admirables mélodies qui éveillent l'idée d'un rapprochement avec les toiles d'Ary Scheffer, si bien nommé le *Peintre des âmes*. L'effet est le même pour quiconque a vu *Faust et Marguerite*, *Mignon regrettant la patrie*, *Françoise de Rimini*, et pour quiconque a entendu l'*Ave Maria*, l'*Adieu*, le *Chant du Cygne*, la *Jeune Mère*, *Marguerite*, les *Plaintes de la jeune fille*, l'*Éloge des larmes*, le *Roi des Aulnes* ou la *Jeune Religieuse*.

Certains critiques accueillent avec empressement les bruits qui circulent au sujet de l'attribution à tel auteur, connu ou inconnu, d'une œuvre remarquable et jouissant depuis longtemps d'une notoriété universelle. Instruirai-je le procès de Schubert à l'occasion de la paternité de l'*Adieu*, comme je l'ai fait pour la *Dernière Pensée* de Weber, attribuée obstinément à Reissinger? Non; je me contenterai de dire que cette admirable élégie est tout empreinte de la mélancolie profonde qui était le fond de la nature de Schubert, et qu'elle repose sur une charpente harmonique très-familière à ce compositeur; qu'il faudrait autre chose qu'une affirmation gourmée et

pédante pour la détacher de son œuvre et en faire honneur à un musicien russe nommé Weyrauch. Son éditeur se défiant de son obscurité aurait substitué le nom de François Schubert au sien sur le titre de son œuvre. Laissons au patriotisme russe le soin de propager cette fable.

Lorsque l'*Adieu* fut publié il y a quarante ans, le nom de Schubert lui-même luttait encore contre les ténèbres; comment aurait-il pu avoir été choisi pour en protéger d'autres contre l'oubli?

Schubert fut moins heureux au théâtre, peut-être parce que sa musique, où circule si abondamment le souffle dramatique, avait une allure trop libre pour s'accommoder au cadre étroit de la scène. Il vint d'ailleurs à un moment où l'engouement pour le style italien avait fait affermer les théâtres de Vienne à l'impresario Barbaja. Rossini jouissait alors d'une vogue qui faisait tort aux compositeurs allemands. Des quinze opéras de Schubert, aucun ne fut représenté de son vivant, à l'exception de la *Harpe enchantée* (21 août 1820), et de *Rosemonde*, jouée le 20 décembre 1823, mais qui, malgré les beautés de la partition, ne put se soutenir à cause de l'extrême faiblesse du livret. Parmi les autres ouvrages lyriques du maître viennois, je citerai encore la *Guerre domestique*, opéra-comique en un acte (*la Croisade des Dames*), représenté à Francfort en septembre 1861; *Alfonso et Estrella* (3 actes), opéra donné le 24 juin 1854, à Weimar, et *Fierabras*, grand opéra héroïco-romantique, qui passe pour le chef-d'œuvre dramatique de Schubert, quoiqu'il n'ait jamais été mis à la scène.

Sa musique d'église jouit encore à Vienne d'une grande réputation. On y exécute les messes en *fa* et en *sol*, le grand hymne à huit voix d'hommes, avec piano ou instruments à vent. Il a écrit six messes, deux *Stabat*, diverses antiennes et offertoires et le grand *Alleluia* de Klopstock. Il est l'auteur de huit symphonies, dont la plus importante, celle en *ut majeur*, fut exécutée en 1839 à Leipsick, sous la direction de Mendelssohn, et d'après les indications de Schumann: elle obtint un succès d'enthousiasme. On a publié aussi plusieurs quatuors, un quintette et un ottetto. La musique que Schubert a composée pour le piano est traitée dans la forme symphonique avec une grande recherche d'harmonie, et rappelle la manière de Beethoven. Ce sont les pièces à quatre mains, la *fantaisie* et le *divertissement hongrois* dédiés à la comtesse Esterhazy, où brillent les qualités les plus saillantes. Plusieurs compositions chorales de Schubert sont devenues populaires en Allemagne.

Quand on pense qu'aux œuvres importantes que je viens d'indiquer, Schubert a ajouté près de six cents mélodies dans l'espace d'une douzaine d'années, on est confondu d'étonnement. Une telle facilité tient du prodige. Attiré naturellement par les génies de Goethe et de Schiller, il mit en musique la plus grande partie de leurs poèmes détachés. Il affectionnait aussi les poèmes gaéliques, ceux de Walter Scott. Müller, Mayrhofer, Schober furent ses collaborateurs assidus. Doué d'une impressionnabilité

frès-intense, il recevait comme le contre-coup de tout ce qu'il lisait, de ce qui se passait devant lui, des paysages changeants qui se succédaient sous ses regards dans ses excursions, et il trouvait immédiatement en musique la note correspondante dans toute sa force et saisissante de vérité.

Nul n'a poussé plus loin l'adaptation de l'art des sons aux sentiments les plus délicats de l'âme humaine. C'est le poète de la musique; à côté de lui les autres compositeurs semblent avoir écrit en prose. Il réunit la sensibilité profonde et élevée de l'auteur des *Méditations* à l'originalité sombre, au coloris romantique de Victor Hugo. L'imagination n'est jamais isolée dans ses œuvres; elle est toujours accompagnée du sentiment. Toutefois ce sentiment ne se partage pas, ne s'affaiblit pas en s'adressant aux autres; il n'y a pas d'action dramatique dans l'œuvre de Schubert. Le cœur parle et n'attend pas de réponse, n'en demande pas. Il se complait dans les émotions qu'il ressent, soit qu'il se replie sur lui-même, soit qu'il se dilate avec la plus grande expansion. Il jouit en égoïste du plaisir de savourer ses joies ou ses peines, mais bien plutôt ses peines. C'est bien à ce point qu'arrivent le plus souvent les âmes ardentes et tendres qui se sont éprises avec passion du spectacle de la nature, des promenades solitaires au bord des lacs ou sur les cimes des rochers. Le bruit des roseaux invite aux rêves et aux soupirs mélancoliques; l'air pur des montagnes emplît les poumons et ne leur laisse plus de battements pour les affections vulgaires.

Par l'union intime de son inspiration musicale avec les sentiments les plus profonds de l'âme, Schubert n'est pas seulement un des plus grands musiciens de l'Allemagne; il est l'interprète mélodieux et fidèle de toutes les souffrances de l'humanité. La félicité même à laquelle il s'abandonne dans la *barcarolle*, la *sérénade*, a quelque chose de sérieux et de mélancolique. On sent que ceux qui les chantent sont les mêmes personnages, qui, dans d'autres circonstances de leur vie, chanteront aussi les *Plaines de la jeune fille*, la *Jeune mère*, peut-être *Marguerite*...! et certainement l'*Adieu*! Schubert est le chantre de la douleur.

## MERCADANTE

NÉ EN 1796, MORT EN 1870.

Le compositeur dont je vais esquisser les travaux est un de ceux qui, pendant un demi-siècle, ont le plus rempli l'Italie de leur nom et de leurs œuvres. Mercadante (Saverio) naquit à Altamura, dans la province de